



COMICOCRATIE

COMMENT J'AI TENTÉ D'OBTENIR MA PART DE L'INDUSTRIE CULTURELLE LA PLUS LUCRATIVE DU QUÉBEC

Devenir humoriste professionnel le temps d'une soirée: voilà le pari qu'a pris notre collaborateur, qui relate ici son expérience et les découvertes qu'il a faites en préparant son tout premier numéro.

JEAN-PHILIPPE BARIL GUÉRARD

Considéré dans ce texte

L'humour en tant que patrimoine culturel. Les sauts en parachute et l'art de rebondir. Les *jokes* de camping. Hannah Gadsby, Alex Perron et la diversité sexuelle en humour. La défense d'une vision du monde.

VOICI CE QUI VA ARRIVER : JE VAIS

mourir ce soir. On va annoncer mon nom, je vais monter sur la scène du Terminal Comédie Club, et je vais m'effondrer violemment.

Tout est de ma faute. Je suis à la fois bourreau et victime. On m'a demandé de me plonger dans un milieu de mon choix pour cet article. J'ai proposé celui de l'humour. Et pour rendre ça «expérientiel», j'ai proposé de participer à l'une des nombreuses soirées d'humour de la métropole : on compte plus de cinquante soirées récurrentes à toutes les semaines ou à tous les mois, à Montréal seulement.

— Le plus important, c'est d'être relax, me glisse ma collègue Suzie Bouchard en me voyant faire des aller-retour nerveux dans notre bureau, à Radio-Canada.

Non, vraiment ?

Suzie est une fille naturellement drôle. Elle et moi, on fait de la radio ensemble depuis un an, et elle réussit toujours à me surprendre : ex-avocate en grand cabinet, elle a déjà fait pouffer tout le studio en expliquant les failles du statut de conjoint de fait et la nécessité de réformer le droit de la famille. Clairement, elle est capable de rendre drôle n'importe quoi.

Elle a commencé à faire du standup à l'hiver 2019, donc je lui ai demandé de se *booker* une présence au Terminal le même soir que moi, le 25 octobre 2019, pour me servir de soutien moral : dans les soirées d'humour, les gens *punch in* et *punch out*, et si tu veux être encouragé, t'es mieux d'amener ton monde.

C'est bien beau, mais je réalise maintenant qu'au bout du compte, je serai tout seul sur scène. La présence de Suzie ne changera rien à ma performance. C'est elle, pas moi, qui a des années d'expérience en impro et qui côtoie plein d'humoristes. Pourtant, je sais faire de la scène. Je manie l'alexandrin comme un chef, je sais habiter un espace avec mon corps, ma voix est placée, ma diction est presque impeccable, et comme vous pouvez le constater, j'ai un pas pire égo. Mais faire rire les gens ? J'ai pas appris ça, à l'école. Paraît que c'était plus utile de m'enseigner la polka et la méthode Feldenkrais.

Comme tous mes amis, je regardais les galas télévisés juste pour rire quand j'étais ado. Dans les *shows* de variétés de mon école secondaire, des gens repiquaient, sans crédit parfois, des numéros connus et les interprétaient ; ça marchait généralement bien avec le public. De mon côté, je voulais être sur scène, mais pas reprendre des numéros existants,

alors j'ai essayé d'en écrire. C'était pas particulièrement bon, quoique je crois qu'il y avait un ou deux gags convenables dans le numéro que j'avais créé sur mon expérience comme animalier. J'ai fini par me tourner vers les troupes de théâtre de l'école, et c'est ce médium qui m'a avalé.

En secondaire 5, j'ai auditionné pour l'École de théâtre du cégep de Saint-Hyacinthe et, à mon grand étonnement, j'ai été pris. J'ai appris à me mettre en bouche du Rostand, en développant un mépris *low-key* pour l'humour. C'était de bon ton à l'époque : en 2004, juste avant que je commence ma formation d'acteur, le comédien Christian Bégin avait écrit une lettre ouverte virulente reprochant aux humoristes d'accaparer l'espace médiatique, et allant jusqu'à les accuser de voler des jobs aux comédiens (*Les invasions barbares*, de Denys Arcand, qui mettait en vedette Stéphane Rousseau, était sorti quelques mois plus tôt). Mes collègues de classe et moi étions presque tous d'accord avec lui. Dans mon cercle, on trouvait l'humour vulgaire : on considérait ses artisans moins lettrés, moins intelligents, souvent sexistes, obsédés par l'argent, interchangeable, incapables de raconter des *jokes* qui parlent d'autre chose que de camping ou de piscines creusées, ou qui débute autrement que par «Moi ma blonde...». Et, surtout, on trouvait qu'ils savaient pas jouer.

Sans le savoir, on participait à un conflit millénaire : l'histoire de l'art, particulièrement des arts vivants, a toujours été marquée par une opposition entre le prétendu raffinement et le succès populaire. Une opposition qui puise ses racines dans une forme de classisme décomplexé : selon le sociologue Herbert J. Gans, chaque classe sociale possède sa culture. Mépriser l'art populaire, au fond, c'est mépriser la classe ouvrière.

Mon snobisme était aussi teinté d'envie : j'ai longtemps jaloué cette possibilité qu'ont les humoristes de répéter leurs numéros devant un public constamment renouvelé, alors qu'un spectacle de théâtre de création qui est vu par 2 000 personnes constitue presque un coup de circuit. (En 2018, une représentation de théâtre de création attirait en moyenne 220 spectateurs ; un spectacle d'humour, 434.)

Quelle ironie qu'en 2018, près de dix ans après ma sortie de l'école, on m'appelle pour mettre en scène trois galas à juste pour rire. Quelle ironie que j'accepte.

Suzie a l'occasion de tester une partie de son numéro de ce soir dans notre émission de radio, tandis que de mon côté, je dois interviewer un comédien qui incarne Javotte dans une maison hantée à thématique «frères Grimm». Raison de plus pour stresser : ça permet à Suzie de «casser» son contenu, alors que moi, je serai complètement vert sur scène.

Le contenu de Suzie est très drôle : c'est presque l'Halloween, alors elle aborde le sujet de ses peurs, notamment celle de finir vieille et seule, comme sa grand-tante, qu'elle avoue avoir visitée au CHSLD seulement parce que celle-ci lui a promis des roulés aux fruits. Sa prestation est efficace, elle respire bien, ses *punchs* sont inattendus.

— Dans le fond, tant que c'est pas moi qui ouvre le *show*, je vais être correct, je dis à Suzie en sortant du studio.

Ouvrir le *show*, je l'ai appris en parcourant les soirées d'humour comme un maniaque dans les derniers mois, c'est une des positions les plus ingrates: la foule n'est pas réchauffée, la salle est moins réceptive. Il y avait d'ailleurs un exercice d'équilibre très délicat à exécuter, lorsqu'on planifiait les galas que j'ai mis en scène: on vivait avec la crainte constante que les humoristes héritant des positions moins enviables dans le *pacing* se jugent sacrifiés.

Suzie, sans répondre, me montre son téléphone. On a reçu le *pacing* via Facebook: c'est moi qui ouvre.

Il y a toujours eu des soirées d'humour dans les bars, mais celles-ci se multiplient, selon Émilie Dumas, la créatrice de Rita, un répertoire collaboratif des soirées d'humour québécoises. En travaillant comme directrice des communications à l'École nationale de l'humour, de 2012 à 2017, elle a remarqué qu'il n'existait pas de base de données centralisée les répertoriant. C'est pourquoi elle a mis le site sur pied, en 2018.

«Les soirées d'humour dans les bars et les *comedy clubs*, c'est en quelque sorte le gym des humoristes», elle m'explique au téléphone quelques jours avant que je monte sur scène. «Les artistes se fient à ça pour développer leurs numéros en vue des galas et de leurs *one-man shows*. Il y a eu une forme de professionnalisation de ces soirées, qui étaient beaucoup moins présentes il y a quelques années.» Elle estime qu'il y a 15 ans, on en aurait dénombré tout au plus une dizaine dans la région montréalaise, alors que Rita en recense plus de 50 aujourd'hui.

Cette abondance profite aux artistes, qui bénéficient de nombreuses occasions pour tester leurs numéros: certains réussissent à se produire trois fois dans une même soirée en se promenant d'un bar à un autre. Ça permet de faire évoluer rapidement un numéro, sans compter que la plupart des soirées offrent des cachets qui vont de symboliques à acceptables: j'ai été agréablement surpris d'apprendre que ma prestation au Terminal me vaudrait 75 dollars. C'est 75 dollars de plus que la valeur que j'accorde à ma performance.

Ce foisonnement se révèle tout aussi précieux pour le public, qui peut trouver une soirée d'humour presque chaque soir de la semaine, dans plusieurs quartiers de Montréal, à un prix souvent dérisoire, qui secoue l'offre: ce soir, par exemple, l'entrée au Terminal Comédie Club n'est que de dix dollars, une bouchée de pain à côté des tarifs parfois prohibitifs des billets pour les galas ou les spectacles d'humoristes établis. L'Observatoire de la culture et des communications du Québec a d'ailleurs relevé une baisse du prix moyen du spectacle d'humour: de 40,85 dollars en 2009, il est passé à 33,30 dollars en 2018.

Cette accessibilité permet de fidéliser le public. Selon une étude de marché commanditée par Émilie Dumas alors qu'elle développait Rita et menée auprès de 150 spectateurs répartis dans dix soirées d'humour, 50% des répondants assistaient à au moins une soirée d'humour par mois. Les consommateurs les plus fidèles finissent par devenir des «leaders d'opinion» dont l'apport est reconnu par les humoristes.

En tant qu'hyperspectateurs, ces *geeks* de l'humour sont bien placés pour apprécier l'évolution d'un numéro ou différents choix d'interprétation, ou pour signaler des apparences de plagiat accidentel—un risque bien réel, et très mal perçu dans le milieu. Leur œil est d'autant plus critique que toute la production humoristique mondiale est désormais accessible du bout des doigts: les humoristes émergents, qu'ils le veuillent ou non, ne sont plus comparés qu'à Martin Matte et Peter MacLeod, mais aussi à Amy Schumer, Aziz Ansari, Blanche Gardin et Hasan Minhaj.

On va annoncer
mon nom, je vais
monter sur la
scène du Terminal
Comédie Club, et
je vais m'effondrer
violemment.

Mon trac va de pis en pis, comme un capotage au ralenti.

En ce moment, ça se manifeste par une sorte de picotement dans mes gencives, à la base de mes dents. La même sensation que je ressens quand je me prépare à sauter en parachute, et que je vois l'aiguille de l'altimètre se rapprocher lentement de 13500 pieds, hauteur à laquelle on ouvrira la porte de l'avion et où je devrai me lancer dans le vide en espérant que tout ce que j'ai préparé pour survivre fonctionne comme prévu.

Mon parachute, ce soir, c'est six pages de texte que je travaille à temps perdu depuis deux mois, et dont j'ai lu des extraits à mon chum, qui n'a pas ri. Je me sens comme si j'avais chiffonné mon parachute en un tapon et que je l'avais fourré dans un vieux sac banane troué. Pourtant, j'ai travaillé. Fort, même. Mais en humour, il y a très peu qu'on puisse faire sans public: la répétition, c'est le *show*. On écrit, on apprend ses gags, on fait quelques choix d'interprétation, on révise, oui, mais il n'y a aucune façon de savoir si du contenu fonctionne avant de le mettre à l'épreuve devant public.

— Je vais mourir, je souffle à Suzie en marchant vers la Communauto.

— Mais non. Toute façon, le texte est béton, non?

«Salut, je vais faire un standup dans une vraie soirée d'humour pour la première fois de ma vie, peux-tu m'aider à ne pas faire un fou de moi?»

C'est comme ça que j'ai approché le scripteur Jean-Philippe Durand, avec qui j'avais travaillé sur le gala Juste pour rire de Pier-Luc Funk.

«Parfait, il m'a répondu. Pars un document Drive, note des blagues, je vais relire et bonifier, et quand on aura assez de *stock*, on s'assoira pour jaser.» Dit de même, ça a l'air presque facile.

Le processus d'écriture a été éprouvant parce qu'écrire de l'humour, ça ressemble un peu à quelque chose que je sais faire, c'est-à-dire aligner des mots sur une page, mais ça comporte des particularités uniques, à commencer par la capacité de mettre l'autocensure à *off* et de se donner le droit d'être médiocre. Il faut écrire beaucoup de merde avant de trouver des pépites.

Ça m'avait beaucoup choqué quand j'ai travaillé pour la première fois sur un gala et que j'ai assisté à la première lecture du numéro d'ouverture. C'était pas super drôle: on était quatre gars autour d'une table, dans les bureaux de Juste pour rire, à regarder Pier-Luc Funk lire quelques pages de texte sans trop d'intonation. Ça pourrait être un flop, tout ça, je m'étais dit. Puis, au fil des lectures, les scripteurs avaient bonifié, élagué, rajouté des segments. Pier-Luc avait testé son numéro au Bordel Comédie Club et à Laval qui rit, une série de spectacles créée justement pour roder des numéros en vue de la saison des festivals. Et le soir de la première, j'étais bouchebée: le numéro était une enfilade de punchs. Faut dire qu'on avait avec Pier-Luc Funk un très habile véhicule pour livrer des blagues.

Si le gala de Pier-Luc ne représente pas l'expérience moyenne d'écriture d'un numéro, le cas illustre néanmoins assez bien le niveau d'imagination et de connaissance du public que ça demande. Il faut préparer quelques minutes de contenu en se fiant à l'intuition que la majorité des gens assis devant soi réagiront à ce qu'on leur propose. Ça demande un mélange d'intelligence, de sensibilité, d'écoute, de culture générale—et de maladie mentale.

C'est en partie pourquoi mon numéro de ce soir me terrifie: Jean-Philippe et moi, on a trouvé plein de blagues qui nous font rire, mais est-ce qu'elles vont rejoindre les spectateurs? Quel sera notre dénominateur commun? En humour, écrire exige de trouver une sorte de terrain d'entente, parce que le standup, c'est pas un monologue: c'est un dialogue avec la salle.

Je crains que ce dialogue soit d'autant plus difficile que j'ai pas exactement choisi un lieu commun, pour mon numéro de ce soir. J'ai voulu appliquer le vieil adage voulant qu'il soit toujours mieux d'écrire sur ce qu'on connaît, alors j'ai choisi d'aborder la question de l'homosexualité. Depuis que j'ai vu l'Australienne Hannah Gadsby aborder l'homophobie en spectacle de manière à la fois hilarante et crève-cœur, je suis obsédé par le manque criant de diversité sexuelle sur la scène humoristique: de toutes les soirées d'humour montréalaises auxquelles j'ai assisté, je n'ai pas vu une seule personne affirmer être issue de la communauté LGBTQ ou aborder ces enjeux-là de façon satisfaisante. Le seul humoriste québécois gai avec une carrière établie que je connaisse, c'est Alex Perron.

— Vous pouvez pas entrer.

Il est à peine 21h30. Une petite file prend déjà forme au bas des escaliers menant à la salle de spectacle. Suzie et moi, on essaie d'indiquer, à demi-mot, qu'on est dans le spectacle.

— Vous êtes dans le *show*?

— Euh... ouais. Je suis humoriste. Genre.

La coordonnatrice de la salle, Marie-Jeanne, nous accueille une fois en haut et nous dirige vers les loges. On doit attendre parce que Charles Beauchesne, qui rodait son spectacle juste avant nous, est en train de faire un *débrief* avec son équipe sur sa performance.

Pas de stress.

Quand la directrice de l'École nationale de l'humour, Louise Richer, m'a accueilli dans son bureau lumineux, près du pont Jacques-Cartier, quelques jours plus tôt, elle a soulevé le manque de diversité sexuelle en humour avant même que je lui révèle le contenu de mon numéro.

«Il y a encore quelque chose de très *straight* dans l'humour. Je me demande souvent comment on peut générer plus de représentativité sur scène: récemment, on a voulu organiser une table ronde sur l'humour LGBTQ, et je me suis rendu compte qu'à part Alex Perron, je savais pas qui inviter, qu'on n'avait pas assez d'intervenants... j'ai trouvé ça gênant. L'humour est encore macho.»

Elle a toutefois remarqué que la représentativité, à plusieurs égards, s'améliore: on voit beaucoup plus de femmes et d'humoristes issus de la diversité. Comme c'est le cas à l'École nationale de théâtre, qui tente de stimuler cette diversité, notamment avec un programme d'été pour les jeunes: «On a eu un participant venu du Yukon, un participant trans, un autre vivant avec le syndrome de Gilles de la Tourette. Ça peut éveiller des vocations chez des jeunes provenant d'autres *backgrounds*.»

L'éclatement du milieu contribue beaucoup à l'émergence de nouvelles voix, selon elle: jusqu'à récemment, Juste pour rire jouissait pratiquement d'un monopole et était presque devenu un passage obligé pour bâtir une carrière comme humoriste. Aujourd'hui, on assiste à une multiplication des plateformes, comme le Dr. Mobilo Aquafest, le Grand Montréal Comédie Fest et le Minifest. Le Festival Juste pour rire a quant à lui fondé son petit frère plus *underground* (quoique de moins en moins), le Zoofest. Et c'est sans compter les humoristes qui moussent leur popularité au moyen de balados et de capsules vidéos—c'est ainsi que Pierre-Yves Roy-Desmarais a su se faire connaître tout en contournant le passage quasi obligatoire à l'école de l'humour—ou en entretenant une forte présence sur les réseaux sociaux—comme Mathieu Dufour, qui réussit à remplir des salles comme le Club Soda et le Capitole de Québec grâce à ses 40000 abonnés Instagram. Autant d'avenues qui permettent ce que Louise Richer qualifie de «collégialisation» du métier d'humoriste et qui créent de nouvelles zones d'exploration, hors du parcours classique qui avait fini par devenir un peu rigide:

J'ai volontairement beurré du vocabulaire homophobe dans mon numéro: pour faire réfléchir à l'homophobie et à l'hétéronormativité, rien de tel que de réutiliser des termes péjoratifs.

finir l'École nationale de l'humour, faire la tournée des finissants, participer à un gala avec un numéro bien abouti, plancher sur un spectacle solo.

Si on peut créer un spectacle sans avoir la pression de le tourner 500 fois partout au Québec et de le distribuer massivement en DVD, ça permet, selon Richer, de cibler son public, de viser un segment de marché. On n'aurait pas pu, dans le marché du début des années 2000, assister à la naissance d'un Alexandre Forest, qui aborde de front ses problèmes de santé mentale sur scène, du moins pas de la même façon.

«C'est renversant: on voit encore tout ce qui se fait en humour comme un bloc monolithique. Pourtant, chaque humoriste a sa démarche. L'écllosion de la singularité des artistes, c'est au cœur de notre mission. Mais j'ai l'impression que le fait que l'humour prend autant de place dans la culture québécoise lui nuit: le public et les médias mettent parfois tous les humoristes dans le même panier, alors qu'il y a de tout pour tout le monde.»

Est-ce que la perception des humoristes, et de leur hégémonie médiatique, a tout de même changé, depuis la sortie de Christian Bégin en 2004?

«Oh, certainement. Il y a encore du chemin à faire, mais quand je vois qu'il y a de plus en plus d'humoristes à Radio-Canada, par exemple, je me dis que c'est signe que la perception vis-à-vis des humoristes s'améliore.»

Rappelons que Christian Bégin, invité sur le plateau de *Tout le monde en parle* à la suite de la publication de sa lettre, avait qualifié de «correcte, sans plus» la performance de Stéphane Rousseau dans *Les invasions barbares* et était allé jusqu'à suggérer qu'on protège légalement le statut de comédien, comme celui des professions libérales. Quinze ans plus tard, avec Gabriel D'Almeida Freitas en tête d'affiche du dernier Xavier Dolan, Virginie Fortin qui porte à bout de bras l'excellente série *Trop* et Kim Lévesque-Lizotte qui a signé *Les Simone*, peut-on réellement dire que l'omniprésence des humoristes sur nos ondes a appauvri la culture?

La question semble pourtant loin d'être épuisée. En juillet dernier, Guy Fournier déclarait dans une chronique du *Journal de Montréal* qu'il y a «trop de festivals et de spectacles d'humour. Comme il y a dans la Ligue nationale trop de clubs et de parties. Les vedettes finissent par se perdre parmi les plombiers, et la qualité de l'humour, comme celle du hockey, se dégrade».

Émilie Dumas ne serait absolument pas d'accord: pour témoigner de la vivacité des soirées d'humour, elle m'a servi en exemple un optométriste et humoriste à temps partiel, Gilbert Fortier, qui a plus de 50 prestations dans les bars derrière la cravate. Rien n'empêche un plombier de divertir les masses.

Et avec 1853327 billets vendus en 2018, l'humour trône confortablement en tête des disciplines en arts vivants vendant le plus de billets, devant le théâtre de création (1135558) et la chanson anglophone (1114626). La tarte est certainement assez grosse pour qu'on puisse la partager, même si ça signifie qu'on verra peut-être moins d'humoristes *über*-populaires, comme Martin Matte ou Louis-José Houde.

21h50. La salle est presque comble et je vais mourir.

J'ai déjà repassé mon numéro dans ma tête, gag par gag. Mal à l'aise, je cours me trouver quelque chose d'autre à faire dans la loge, où je suis un peu protégé du public. Par contre, je dois abandonner l'idée de faire un exercice de respiration pour me calmer: ça sent un peu trop la poche de hockey, ici.

Suzie boit un gin-tonic, et les membres du duo qui terminera le premier acte, Brick et Brack, de faux poètes souverainistes des années 1970 avec moustaches et cols roulés, ont chacun entamé une grosse pinte de bière.

J'ai eu une mauvaise expérience avec un verre de scotch, Cyrano de Bergerac et une réplique de chœur dite un demi-temps avant tout le monde sur la scène du Théâtre du Nouveau Monde en 2014, alors généralement, je mêle pas la scène et l'alcool. Mais ça semble la norme, ici, de boire un verre avant de monter sur scène. Et ça peut certainement contribuer à me calmer les nerfs.

Je renonce à la sobriété que j'entretenais depuis juin et je me rends au bar pour me commander un gin-soda. La salle est remplie maintenant: les spectateurs sont plus d'une centaine.

Alphé Gagné, l'animateur de la soirée, vient s'accoter au bar et se présente à moi. Je le connais un peu de réputation: fin trentaine, il orbite depuis longtemps autour du milieu de l'humour. Bonne bouille, sympathique, il a l'air tout à fait dans son élément ici.

Il fait un dernier tour aux loges, salue Marie-Jeanne, les lumières baissent. Il monte sur scène, salue la salle et commence son *crowd work*, sa période de réchauffement, majoritairement improvisée, au cours de laquelle il s'amuse avec

le public, afin de le décoincer. C'est un élément essentiel d'une soirée d'humour: pour rendre une salle réceptive, il faut la préparer.

Alphé est très impressionnant à voir aller: il est à l'aise, souple, il rebondit sur ce que le public lui donne. Il prend son temps. Il a l'air de la grande gueule d'une gang d'amis, pas d'un *showman* qui rame pour réveiller une salle.

«L'humour, c'est l'art du présent», m'a glissé Louise Richer quand je l'ai rencontrée. Pour qu'un numéro fonctionne, un humoriste doit être transparent. Il doit reconnaître et admettre tout ce qui se passe autour de lui: si un gag ne lève pas, si un spectateur est bruyant ou de mauvaise foi, si un verre casse, si quelqu'un rit plus fort que les autres, si c'est le chaos, l'humoriste doit le reconnaître. C'est la base de son travail. Et c'est l'exact contraire de ce que j'ai appris à l'école de théâtre, c'est-à-dire faire semblant. Aider le public à suspendre son incrédulité. Me convaincre moi-même que je ne suis pas sur une scène, devant des dizaines ou des centaines de personnes, mais que je suis, par exemple, dans une station balnéaire en Norvège (pardonnez-moi, j'ai joué du Ibsen en première année d'école de théâtre, ça m'a beaucoup marqué).

Mine de rien, Alphé a réussi à tenir le public plus d'une dizaine de minutes sans laisser de temps mort. Il a toute mon admiration. La bonne nouvelle dans tout ça, c'est que j'aurai pas trop à réchauffer le public moi-même. La mauvaise, c'est que c'est maintenant mon tour.

Et il m'apparaît, alors qu'Alphé scande mon nom, qu'un tonnerre d'applaudissements envahit la salle, que je me faufile dans l'assistance pour gagner la scène, que Marie-Jeanne me donne une tape dans le dos, que je monte les marches, que les projecteurs m'aveuglent, qu'Alphé me donne une poignée de main et une accolade, il m'apparaît que l'introduction de mon numéro ne fonctionne pas: je dois rendre compte du fait que je suis ici pour vivre une expérience journalistique avant tout. J'aurais dû y penser avant, mais voilà: t'es sur scène, mon grand. Débrouille-toi.

J'ai joint la chercheuse en humour Christelle Paré cet été, alors que je commençais à plancher sur l'écriture de mon numéro. Celle qui a décortiqué le milieu québécois de l'humour dans le cadre de son doctorat et dans un blogue au *Journal de Montréal* en connaît un rayon sur le domaine et ses artisans.

«C'est normal que les humoristes soient partout dans les médias: ce sont d'abord de très grands communicateurs! Un humoriste rebondit sur tout, il ne va pas rester mort sur un sujet, il est capable d'amener de l'eau au moulin, de pimenter une conversation. Tu survis pas dans une soirée d'humour si tu rebondis pas sur ce que tu vois devant toi. Et même du côté de la publicité, on a observé que depuis 2008, l'humour fait vendre plus que le sexe. Ça explique l'omniprésence des humoristes en pub.»

Et pourtant, malgré cette omniprésence, Christelle Paré dénote un apparent manque de légitimité de l'humour en tant que médium artistique: «L'art humoristique n'est reconnu par aucune institution artistique sur la planète. Le médium est très peu étudié—et donc très peu validé.»

Même l'Observatoire de la culture et des communications du Québec, qui analyse les données de fréquentation des salles de spectacle, ne consacre pas de section entière à l'humour: le médium est regroupé avec le cirque, la magie et la comédie musicale sous la section «Variétés», même s'il occupe la part du lion dans les ventes de billets.

Louise Richer m'a d'ailleurs fait part de ses frustrations à l'égard des divers paliers de financement public en arts. Elle s'est déjà fait répondre par le représentant d'un organisme subventionnaire que l'humour était indirectement financé par l'État, puisque les albums de Pierre Lapointe et les comédies d'été au cinéma étaient subventionnés, et qu'ils étaient très drôles. Un autre lui aurait affirmé qu'avec tout son génie, Yvon Deschamps ne pourrait pas être subventionné puisqu'il



n'entre pas dans les cases du financement public des arts, en tant qu'humoriste. Si le milieu s'en tire bien sans subventions directes, contrairement à la danse ou au théâtre, la reconnaissance de l'humour comme discipline artistique aurait à tout le moins une valeur symbolique importante pour la profession, selon elle.

Christelle Paré, comme Louise Richer, a remarqué la fragmentation du milieu de l'humour depuis quelques années. Lorsque je lui ai demandé si une partie de cet éclatement est attribuable à la mise au jour d'allégations d'inconduite sexuelle contre Gilbert Rozon et à la vente subséquente de *Juste pour rire*, elle m'a répondu que si cette histoire peut avoir eu une influence, elle n'a fait qu'accélérer une transformation qui était déjà en cours.

«Les diplômés de l'École nationale de l'humour qui avaient du mal à se trouver un gérant et à percer, entre 2001 et 2013, ont beaucoup fait pour réinventer le milieu vu que celui-ci ne leur faisait pas de place. Ce qu'on voit aujourd'hui, la multiplication des festivals et des soirées d'humour, c'est parce que plusieurs humoristes ont pris sur eux de se créer de l'emploi autrement.»

Celle qui a consacré une maîtrise à l'humour politique, en analysant notamment le positionnement de la télésérie de CBC *Little Mosque in the Prairie* dans un monde post-11-Septembre, se réjouit de la création de «niches» ayant permis l'émergence d'humoristes qui revendiquent leur engagement de manière plus assumée, comme Manal Drissi, Guillaume Wagner, Fred Dubé ou Louis T., qui manie habilement ce qu'elle qualifie de «jokalisme», un hybride entre l'humour et le journalisme, où les procédés visuels et linguistiques du journalisme sont utilisés comme ressort comique, à la manière des *late-night shows* américains.

—

Je suis venu ici parce que j'écris un article pour le magazine *Nouveau Projet*.

Je viens d'inventer ça, alors je suis pas certain de la suite. Ça commence mal.

Pour ceux qui connaissent pas ça, c'est un magazine pour le monde qui se tient entre Jean-Talon pis Sherbrooke.

Je ne sais pas si ma perception est erronée, mais je crois obtenir un rire. Un bon rire.

Le gars qui dirige ce numéro-ci, Jean-Philippe Massicotte, m'a dit que si je me plantais ce soir, c'était presque mieux pour l'article. Donc j'aimerais qu'on lui donne une bonne main d'applaudissements pour son soutien.

C'est pas exactement drôle: j'ai rien trouvé de mieux. J'obtiens quelques ricanements (peut-être des trois membres de l'équipe de *Nouveau Projet* qui sont présents). Au moins, les applaudissements me donnent l'occasion de prendre une respiration et de me mettre en selle pour le *vrai* début de mon numéro.

C'est bientôt l'Halloween, donc je suis venu vous parler d'affaires qui font vraiment peur: les zombies, les momies... la sodomie.

Ça rit, mais une partie de moi trouve que c'était trop facile. Le simple fait de nommer une pratique sexuelle aussi crument, ça choque, et évidemment que ça allait décontenancer au point de faire rire, mais je trouve ça un peu *safe*. En même temps, c'est ma première expérience, alors je vais pas non plus essayer de me compliquer la vie.

Y a-tu quelque chose qui fait plus peur à un gars hétéro que la sodomie? Et là je parle pas de se tromper de trou une fois au chalet, je sais que tous les gars font ça, même si me semble que tu peux pas te tromper entre ça pis ça, que c'est aussi évident que de faire la différence entre des Cheetos pis des Miss Vickie's.

Woups. Ça, ça ne lève pas totalement.

Je parle, les gars, d'offrir votre cul à votre blonde. Là, je sais que dès qu'on parle de ça, les gars hétéros capotent. D'abord ils se disent que ça va pas être le fun. Si ça peut vous rassurer, vous avez raison: c'est pas le fun pour personne. Le sexe anal, on fait ça juste pour deux raisons, soit parce qu'on est obligé soit parce qu'on veut aller se chercher un privilège. Pensez à tout ce que vous avez dû faire pour convaincre votre blonde d'essayer l'amour anal, les gars: si vous faites la même chose, dans votre couple, c'est vous qui allez avoir le gros bout du bâton.

Dans l'esprit, cette blague ressemble un peu à l'ouverture d'un numéro de Blanche Gardin sur les fellations, mais Jean-Philippe et moi, on a convenu que ça passait le test.

Pis si vous avez peur que ça vous rende gai, je peux vous le dire d'expérience, se faire fourrer, ça demande une très grande tolérance à la douleur. Faut être un vrai gars pour endurer ça. C'est une des activités les plus viriles que vous pouvez faire.

Encore là, c'est un peu mou. Faut pas que je panique, mais c'est de moins en moins encourageant.

Par applaudissements...

L'expression «par applaudissements» m'horripilait avant que je m'intéresse de plus près au standup. Je comprends maintenant que si c'est un truc qui peut paraître un peu *cheap*, c'est une bonne façon de réveiller la salle ou de la garder alerte: c'est pas pour rien que beaucoup d'humoristes y ont recours, souvent en début de performance.

Par applaudissements, qui ici est tapette?

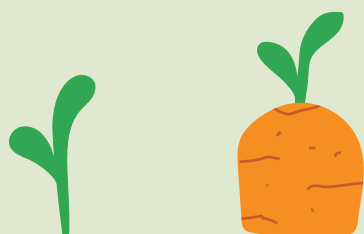
J'ai volontairement beurré du vocabulaire homophobe dans mon numéro: pour faire réfléchir à l'homophobie et à

JARDINS
GAMELIN

6^e saison

RÉCOLTER

CE QUE
L'ON SÈME



ATELIERS ET CONFÉRENCES
EN AGRICULTURE URBAINE
avec Sentier Urbain

28 MAI →
27 SEPTEMBRE

Montréal 

Ville-Marie
Montréal 



QUARTIER
DES SPECTACLES
MONTREAL



l'hétéronormativité, rien de tel que de réutiliser des termes péjoratifs, comme les Afro-Américains se sont réapproprié le *N-word*. Mon chum applaudit, peut-être trois ou quatre personnes de plus. J'avais prévu jazzer autour de ça, faire des blagues en disant qu'il y a sûrement plusieurs menteurs dans la salle, ou prétendre que mon chum a pas applaudi et annoncer que j'ai de sérieuses discussions à avoir sur mon couple, mais j'ai le *feeling* d'avoir jeté une douche froide sur le public.

En *débriefant* avec mon scripteur, on conviendra que j'ai peut-être commis une erreur: c'est pas écrit dans mon front que je suis gai, et le public ne me connaît pas. En ce moment, j'ai pas l'air de subvertir le vocabulaire homophobe. J'ai simplement l'air homophobe. Et ça, c'est pas très comique.

Tous les intervenants avec qui je me suis entretenu en faisant ma recherche pour cet article s'entendent: le Québec est le paradis des humoristes. D'abord parce que même s'ils jouent du coude pour mériter une partie des 50 millions en revenus de billetterie dépensés annuellement, c'est l'un des endroits où il est le plus facile de vivre de son art en tant qu'humoriste de la «relève». (Cette nomenclature en irrite plusieurs: on qualifie de «relève» quiconque n'est pas l'animateur d'un gala ou la tête d'affiche d'une série télé, alors qu'il existe une sorte de «classe moyenne» d'humoristes, qui roulent leur bosse depuis plusieurs années.)

Jean-Christophe Surette, diplômé de l'École nationale de l'humour en 2011, a d'abord travaillé en anglais, et mène maintenant deux carrières parallèles, une dans chaque

langue: «En anglais, le plafond est beaucoup plus haut, mais c'est beaucoup plus difficile de se faire remarquer. Tant qu'on n'est pas *headliner*, les cachets pour les *comedy clubs* sont pas mal moins intéressants qu'en français. Ça fait que c'est beaucoup plus facile de vivre en travaillant comme humoriste en français au Québec. Mais quand on travaille en anglais, *the sky's the limit*.»

Un des gros avantages du Québec, selon Louise Richer, c'est que les spectacles d'humour n'y subissent presque pas de concurrence internationale: «Il y a des vedettes de l'humour qui viennent à Montréal, mais c'est relativement rare. Alors qu'en chanson, U2, Lady Gaga, eux s'arrêtent dans le cadre de leurs tournées nord-américaines. Donc pour la plupart des spectateurs, consommer de l'humour, c'est consommer local.»

La fondation de l'École nationale de l'humour a également permis de cimenter la position de Montréal comme pôle mondial de l'humour: elle a été la première école du genre au monde, m'a expliqué Louise Richer. Elle occupe encore un rôle de premier plan dans la francophonie, avec des artistes étrangers qui viennent étudier au Québec en recevant de retourner travailler ailleurs: ça a été le cas de Roman Frayssinet, qui cartonne actuellement en France.

J'ai pas encore perdu mon *cool*, mais je dois trouver une façon de faire virer mon paquebot si je ne veux pas perdre la salle. J'avais déjà des blagues qui s'en venaient sur le vocabulaire homophobe, alors je devance, pour tenter de me racheter:

Voyez comme tout le monde est venu mal à l'aise tout d'un coup quand j'ai dit «tapette»? On dirait que les hétéros deviennent jaloux, quand je dis ça, parce que c'est un mot interdit pis qu'eux peuvent pas le dire. Mais si vous voulez dire «tapette», c'est facile, vous savez. Vous avez juste à faire quelque chose de vraiment gai, comme sucer une graine... ou recycler. Ça, ça va vous donner droit à une liberté d'expression totale. D'ailleurs y a un gars qui est allé très loin dans ça, il fait semblant d'être gai dans sa vie publique pour pouvoir dire tout ce qu'il veut. Peut-être que vous le connaissez? C'est Éric Duhaime.

Je sens les épaules des spectateurs descendre d'un pouce: c'est rendu clair que je suis pas un *douchebag* qui s'en vient faire des blagues d'homo ou, à tout le moins, pas un *douchebag* hétéro, ce qui me donne le droit de dire pas mal plus de choses. Je reprends confiance, et je réussis à avancer dans mon numéro: j'ai le sentiment que je remonte une côte, qu'à chaque gag—ici une mention de la mafia gaie dirigée par Serge Denoncourt, là la passion des homos pour l'Halloween—je gagne la salle de plus en plus. Et plus ça rit, plus j'arrive à me détendre, à prendre mon temps, à ouvrir mon regard à cour et à jardin pour inclure le plus de spectateurs possible. Bref: mieux ça va, mieux ça va.

J'embarque dans un de mes gags les plus *edgy*: je me moque de l'insouciance avec laquelle les hétéros enlèvent la capote, parfois même le premier soir, alors que comme homosexuel, si je fais ça, j'ai 10% de risques de tomber sur un partenaire séropositif (j'ai pris la peine de vérifier la statistique). J'explique que pour moi, fourrer, c'est comme me foutre en bas d'un avion en flammes sans parachute et atterrir dans un lac rempli de piranhas... mais qu'une partie de moi *adore* les sports extrêmes. Contre toute attente, la foule éclate de rire, et j'ai même droit à plusieurs applaudissements. Ça semble s'étirer pour devenir quelque chose comme une ovation... mais ça se ramollit.

Ben là, branchez-vous!

L'art du moment: il y a eu un petit malaise quand l'ovation n'a pas levé, alors fallait accuser. Je me suis permis d'être *bitch*. Ça semble avoir fonctionné.

La suite de mon numéro pourrait paraître délicate parce que je suis encore dans un genre d'affrontement avec le public: je me moque des hétéros en leur exposant comment et pourquoi c'est beaucoup plus difficile d'être gai. (J'obtiens un rire étonnamment généreux quand je déclare tout bonnement que les hétéros «s'ennuient tellement de leur estie de secondaire».) J'ai du mal à saisir pourquoi ça fonctionne autant, mais j'ai l'impression que je surfe un peu sur la vague de sympathie que j'ai suscitée en révélant que j'étais pas hétéro, et donc pas réellement homophobe.

Je suis d'autant plus content que ce sont les gags auxquels je tenais le plus qui me sauvent: j'ai parsemé mon numéro de vulgarités, de phrases rentre-dedans, parce que je voulais choquer et faire rire de manière efficace, oui, mais surtout parce que c'était essentiel pour moi de défendre, sous la

couche de blagues salaces, un propos, une vision du monde, même malhabilement. De dire, dans ce cas précis: j'ai souvent l'impression que mon orientation sexuelle est une *joke*, que l'homosexualité est un ressort comique, et ça me fâche que ce soit aussi épouvantable et émasculant pour un gars hétéro qu'on l'associe à un comportement gai.

Tous les humoristes n'ont pas à être engagés, à défendre une position, mais ceux qui le font sont ceux qui m'intéressent le plus. Et si je dois faire semblant d'être humoriste, le temps d'une soirée, autant essayer d'être de ceux-là.

La question de la valeur de l'humour comme médium artistique en suscite une autre, plus fondamentale: l'art, c'est quoi, au juste? Le débat s'est posé lors de la naissance du cinéma, de la photographie, de la bédé. Il fait encore rage à l'égard des jeux vidéos. Et il risque de se répéter avec des formes dont on ne peut pas encore imaginer l'existence à l'heure actuelle.

Si qualifier une discipline d'«art» peut d'abord avoir des conséquences matérielles appréciables pour ses artisans (comme du financement de la part des conseils des arts), il ne faut pas sous-estimer l'importance de reconnaître l'apport d'une discipline à la construction d'une identité collective, au débat public et à l'évolution des consciences. Dans son dernier spectacle solo, *Préfère novembre*, Louis-José Houde offrait un numéro hilarant sur ce qui fait des mères monoparentales les meilleures blondes, puisqu'elles sont habituées à gérer des situations de crise de manière constante. Je me rappelle avoir beaucoup ri en voyant ce numéro, mais surtout, j'ai eu l'impression de me faire servir, dans un emballage pop très digeste, des réflexions pertinentes sur les normes genrées, la charge mentale et le sexisme ordinaire qui rayonnaient, à plus de 100 000 billets vendus, autrement plus largement que ne pourrait le faire une chronique de Judith Lussier. Fred Dubé profite quant à lui de sa tribune pour tailler en pièces le néolibéralisme, mettre en lumière les travers des élus et asperger d'acide une sphère médiatique qu'il dépeint souvent comme étant toxique. On est loin du simple divertissement.

Un créateur de jeux vidéos m'a déjà dit, pour défendre le potentiel artistique de son médium, qu'il suffisait selon lui de faire un travail honnête sur le fond et sur la forme pour être reconnu comme un artiste: avoir quelque chose à exprimer, et raffiner la façon de l'exprimer. C'est une des définitions de l'art les plus pertinentes que j'aie entendues à ce jour. Et selon cette définition, toute une flopée d'humoristes méritent de se qualifier d'artistes.

Tous les humoristes méritent-ils ce titre? C'est discutable. Mais tout le cinéma est-il de l'art? C'est aussi discutable. Parlez-en à Martin Scorsese, qui a décrété l'automne dernier que les films de superhéros de Marvel n'étaient pas du cinéma.

Sans vouloir me pêter les bretelles, je suis *dans la zone*. Je sens que j'ai le public dans ma petite poche. La plupart de mes gags atteignent leur cible, et je réussis parfois à aller

chercher un rire de plus avec un regard, une pause, quelques mots qui me viennent spontanément en tête. Ça ressemble beaucoup à surfer : faut mouliner comme un malade pour être certain d'attraper la vague, arriver à bien se lever, mais une fois qu'on est debout et qu'on réussit à tenir son équilibre, c'est magique.

Vous savez comment on fait pour spotter un gars hétéro l'hiver? Facile: ça a les lèvres *fucking* gercées. Parce que l'hydratation, c'est gai, *man*.

J'avance dans la portion de mon numéro où les gars hétéros passent au tordeur: je me moque de la peur de certains d'entre eux d'être associés à tout ce qui est perçu comme étant le moins féminin, de leur malaise avec la proximité physique, du fait que trop de leurs comportements sont genrés, jusqu'à l'alimentation («les fruits et légumes, c'est connu, c'est pour les femmes pis les fifs»).

Une lumière rouge s'allume au fond de la salle, venant freiner mon enthousiasme: ça m'indique qu'il ne me reste que trois minutes pour boucler mon numéro. Je suis plus exactement sûr du temps qu'il me reste à faire, d'autant que je suis notoirement peu rigoureux sur mes chronos, quand je fais de la radio: je me suis minuté informellement, au mieux. Pour éviter l'humiliation d'être plongé dans le noir à la fin de mes dix minutes, je préfère embrayer et me diriger rapidement vers la conclusion: j'avais prévu une façon facile et rapide de conclure, en cas de désastre total, ou si je me rendais compte que certaines portions du numéro s'allongeaient trop. C'est l'avantage d'avoir mémorisé un chemin mental, une liste de blagues, plutôt qu'un texte: je me suis fait bien avertir plusieurs fois qu'on ne peut pas répéter un standup comme un monologue de théâtre. Ça a le grand désavantage de ne pas donner une base solide sur laquelle s'appuyer quand on monte sur scène, mais ça permet à la performance de sembler plus naturelle, presque improvisée, ce qui s'avère pas mal plus difficile quand on apprend un texte mot pour mot.

Y a des fans de *Queer Eye* dans la salle?

Plusieurs applaudissements enthousiastes. Comme ça a été assez payant que je sois baveux jusqu'ici, je me gâte:

Estie que j'haïs ça. Ça c'est le *show* vraiment moderne pis progressiste où les homosexuels ont des spécialités vraiment pas stéréotypées, comme le stylisme pis la décoration intérieure, pis qui font un genre de *Décore ta vie* dans lequel tout le monde braille à la fin. Mais un *Queer Eye* hétéro, ça ressemblerait à quoi? On t'apprend à laisser des poils de poche dans' salle de bain quand tu prends des bains au Castrol? Mais sérieusement, j'ai l'impression que je pourrais être bon pour animer *Queer Eye*. En tant qu'homo, j'ai toutes sortes de perles de sagesse à partager. Par exemple: les pantacourts, c'est pas gai, c'est juste laid. Aimer Céline Dion, c'est pas gai, c'est juste cracké mental. C'est pas parce que je suis gai pis que t'es grosse

qu'on va être amis. Et les gars, la prochaine fois que je vous invite à faire un neuf trous, c'est pas une invitation à jouer au golf.

C'est la seule section de mon numéro qui repose sur des *one-liners*, une forme assez casse-gueule: quand ça fonctionne, ça peut être très drôle. Sauf qu'on n'a aucun fil narratif, aucune anecdote à laquelle se rattacher si ça foire. Mais là, chaque ligne punche très bien.

Il ne me reste que la chute, sur laquelle je me suis beaucoup questionné avec Jean-Philippe. Il a fini par me suggérer de déplacer un de mes gags les plus simples à la fin, pour être certain qu'on finisse clairement et efficacement.

En préparant mon numéro, je me suis demandé pourquoi y avait aussi peu d'humoristes gais au Québec. Là je comprends: c'est vraiment *tough* de tenir un micro quand t'as les mains pleines de lubrifiant!

Quitter la scène est une tâche très délicate, alors j'opte pour une technique que j'ai vue souvent et qui évite les malaises, même si elle peut être frustrante pour le public: je lui laisse à peine le temps de rire et le salue rapidement en m'éclipsant.

Ça applaudit fort, ça gueule, je reçois des *high five* en traversant la salle pour retourner en loge.

Alphé remonte sur scène et s'adresse à mon chum, que j'ai pointé pendant le numéro: «Est-ce que Jean-Philippe est toujours aussi en tabarnak, quand il te mange le cul?»

—

Comme le font souvent les scripteurs, Jean-Philippe est venu assister au spectacle pour constater comment les mots rebondissent sur le public et profite de l'entracte pour me livrer ses impressions.

— On pourrait se poser des questions sur l'interprétation. C'est vrai qu'on peut varier. Et tu peux avoir l'air menaçant de prime abord, donc faut en être conscient dans ton jeu.

J'ai eu trois numéros pour décompresser, avant l'entracte: Suzie, qui a sorti la proverbiale balle du parc; Brick et Brack, dont les personnages survoltés ont fait lever le plafond du Terminal; et Philippe-Audrey Larrue-St-Jacques, qui est venu tester du nouveau matériel à la dernière minute et qui n'était même pas sur le *pacing* quand le *show* a commencé. (C'est fréquent, m'a dit Alphé, des humoristes-surprises qui se rajoutent à la dernière minute.) Il a eu un blanc au milieu de son numéro et, contrairement à ce que j'imaginai dans mes pires cauchemars, le public n'a pas été cruel: tout le monde l'a simplement encouragé en attendant que la mémoire lui revienne. Je devrais faire plus confiance à l'espèce humaine, parfois. ●

Auteur, metteur en scène et comédien, Jean-Philippe Baril Guérard a remporté le Prix littéraire des collégiens pour son roman *Royal*, en 2018.

Photos: Dominique Lafond